

« Mûrir sans vieillir jamais ».

Conservation de la physique cartésienne dans la poésie néo-latine en Europe du XVII^e au XVIII^e siècle (Polignac, Le Coëdic, Stay)

Philippe Chométy

Dans ses *Pensées sur la décadence de la poésie latine*, parues dans le *Journal de Trévoux* en mai 1722, Pierre Brumoy dresse le constat accablant d'une « poésie peu à la mode », « reléguée dans les collèges », ensevelie « dans la poussière du cabinet¹ ». Cependant le savant jésuite entrevoit un espoir pour le renouvellement du genre : en revenant vers la philosophie et les sciences, la muse néo-latine pourrait selon lui se « réconcilier avec [son] siècle² ». Dans la publication en 1721 du poème de Claude Fraguier sur la morale de Platon (*Mopsus sive schola platonica de hominis perfectione*), ainsi que dans l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac (*Anti-Lucretius sive de deo et natura libri IX*), dont il a circulé des copies avant l'édition posthume de 1747, Brumoy croit deviner les premiers signes de cette « chance de salut pour la poésie latine³ ». L'objet de cette étude est de chercher à comprendre comment, aux yeux des « gens à latin⁴ », une langue « peu à la mode » peut être transformée en atout pour la poésie scientifique.

Un coup de force rhétorique : renverser la faiblesse en atout

Parmi les arguments invoqués pour justifier le développement de la poésie scientifique en latin, qui court le risque d'être doublement pédante, comme poésie *savante* et comme poésie en *langue savante* – puisque le latin est encore la langue universelle des sciences –, Brumoy accorde une large part, avec un optimisme qui peut paraître bien naïf, à l'attrait des matières les plus

¹ *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, Trévoux, Imprimerie de S.A.S., mai 1722, p. 905-906.

² *Ibid.*, mars 1722, p. 491.

³ Jacques Vissac, *De la poésie latine en France au siècle de Louis XIV*, Paris, A. Durand, 1862, p. 283.

⁴ L'expression est de Molière : « Je n'aime point céans tous vos gens à latin, / Et principalement ce monsieur Trissotin » (acte II, sc. 7, v. 609-610). Sur les rapports du latin et du savoir à l'époque moderne, voir Emmanuel Bury (éd.), *Tous vos gens à latin : le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2005. Dans une perspective plus large, voir Françoise Waquet, *Le Latin ou l'empire d'un signe, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, A. Michel, 1998.

intéressantes, au désir de s'instruire, au penchant du public pour le savoir : « Étudier le goût des lecteurs ; ils se plaisent encore au solide ; un ouvrage de science et de mœurs attire leur attention⁵ ». Il fait une part plus grande encore à la façon dont ces matières sont exposées : « Un livre *bien écrit*, fût-ce en latin, sur une matière intéressante, ne rebute point⁶ ». Et pour en garantir le succès, Brumoy finit par insister précisément sur l'emploi du latin : « un ouvrage pareil a même un avantage sur les œuvres françaises ; savoir de durer plus longtemps, et de *mûrir sans vieillir jamais*, semblable à ces vins du territoire de Falerne qui pouvaient compter plusieurs consulats⁷. » Au terme d'un raisonnement en boucle, Brumoy aboutit à la conclusion suivante : 1) si la poésie en latin peut espérer se revivifier, il suffit de l'orienter sur un sujet scientifique, 2) et si la poésie scientifique en latin peut espérer acquérir de l'importance, c'est avant tout parce qu'elle est écrite en latin. Alors qu'« on ne peut nier qu'elle tombe visiblement [en décadence] », qu'elle ne s'adresse plus « qu'à un petit nombre de connaisseurs⁸ », bref qu'elle est inappropriée au siècle d'aujourd'hui, quel est donc l'atout majeur de la poésie (scientifique) en latin ? Précisément, le latin. La réponse a de quoi surprendre puisqu'elle consiste à transformer une faiblesse en élément de force. C'est cet aspect que nous souhaitons développer ici autour de la notion de conservation, de façon à éclairer les liens complexes entre latin, poésie et sciences à l'époque moderne⁹.

Un miracle poétique : changer la poésie en vin d'exception

Un premier élément consiste à dire qu'une langue qui ne se parle plus, qui n'existe (presque) que dans les livres, dont l'emploi n'est en tout cas plus spontané, est désormais destinée à agir comme un ferment de conservation. Enveloppé dans une langue dite « morte », arrêtée dans un état de figement, auquel a pu d'ailleurs contribuer l'action des humanistes en faveur d'un latin pur et correct, le savoir n'est en effet plus sujet aux variations, aux altérations, aux corruptions d'une langue dite « vivante¹⁰ ». L'image du vin de Falerne avancée par Brumoy est à cet égard très explicite : « sans vieillir jamais », la poésie scientifique en latin se bonifie pour la postérité, voire pour l'éternité.

⁵ Pierre Brumoy, *op. cit.*, mai 1722, p. 915.

⁶ *Ibid.*, p. 915-916. Je souligne.

⁷ *Ibid.* Je souligne.

⁸ *Ibid.*, p. 905-906.

⁹ La présente étude prolonge et approfondit des analyses que j'ai antérieurement consacrées à la poésie scientifique en néo-latin en France. Voir « Gros plan sur les derniers romains », dans H. Marchal (dir.), *Muses et Ptérodactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Seuil, 2013, p. 49-53.

¹⁰ Henri Meschonnic fait remarquer que cet effort de pureté de la langue se poursuit jusqu'au XIX^e siècle, citant l'*Antibarbarus der lateinischen Sprache* de Johann Philipp Krebs (Bâle, B. Schwabe, 1886-1888, 6^e éd.). Voir « Le latin philosophique au XVII^e siècle », *Spinoza, poème de la pensée*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, p. 205.

Comme ce vin *vetulum Falernum* si recherché et apprécié des Romains, qui se boit à maturité à partir de dix à quinze ans, elle mûrit au lieu de moisir¹¹. « Faut-il en déduire, paradoxalement, qu'une langue ne se découvre *agissante* qu'en sa mort¹² ? » C'est bien ce que semble suggérer Brumoy qui voit dans le latin une forme de langue *achevée* aux deux sens du terme, révolue et parfaite. Ce que la langue perd en capacité de renouvellement, elle ne peut qu'y gagner en stabilité : « une langue morte est lumineuse, inadmissible de limpidité, parce qu'aucun bruit ne vient plus la distraire de son silence¹³ ». C'est encore ce qu'affirme la Constitution apostolique *Veterum Sapientia* signée par le pape Jean XXIII en 1962 : « le latin, à l'abri depuis longtemps de l'évolution que l'usage quotidien introduit généralement dans le sens des mots, doit être considéré comme fixe et immuable¹⁴ ». La poésie scientifique exige ainsi le latin, langue d'autorité, seule capable de lui conférer la plus haute qualité de durabilité.

À ce premier élément se superpose un second plus décisif : l'usage du vers latin contribue au traitement si l'on ose dire « amélioratif » de la matière à conserver. Cela signifie qu'en plus d'agir en ferment de conservation, le vers latin peut servir à « relever » la science d'« assaisonnements¹⁵ ». Tout en lui permettant d'échapper plus facilement à l'oubli, la poésie lui apporte en effet (bien davantage que la prose) un éclat sans lequel il n'y a pas de beauté éternelle : « Les grâces d'un langage cadencé n'y gâteront rien ; elles sauront même donner du lustre au sujet¹⁶. » Au lieu de la desservir en compromettant sa diffusion (Brumoy admet que les libraires impriment de moins en moins volontiers les livres en latin) ou en obscurcissant sa compréhension (l'Italien Zambaldi va jusqu'à soutenir qu'il est devenu impossible de bien comprendre le latin¹⁷), la gageure consiste à affirmer que la poésie en vers latins rend la science éminemment agréable, en conformité avec le désir de plaire si inhérent à la littérature de l'âge classique (*placere* et *delectare*). À l'appui de cette démonstration, Brumoy affirme sans ambages : « Lucrèce serait moins lu, s'il

¹¹ Sur le vin de Falerne, voir Michel Bouvier, « Recherches sur les goûts des vins antiques », *Pallas*, n° 53 (« Le vin de Rome »), 2000, p. 115-133, en particulier p. 127 sq.

¹² Jean-Louis Roux, « Pascal Quignard ou la poésie prouvée par son impossibilité même », *Recherches et travaux de Grenoble*, n° 36, 1989, p. 151.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Le texte complet est consultable en ligne : <http://www.ceremoniaire.net/pastorale1950/docs/veterum-sapientia.html>

¹⁵ J'emprunte ce terme à Aristote qui s'en sert pour définir la poésie dramatique : « J'appelle "langage relevé d'assaisonnements" celui qui a rythme, mélodie et chant ; et j'entends par "assaisonnement d'une espèce particulière" que certaines parties sont exécutées simplement à l'aide du mètre, tandis que d'autres, par contre, le sont à l'aide du chant. » (*Poétique*, introd., trad. nouv. et annotation de Michel Magnien, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de Poche. Classique », 1449 b 24-28, p. 92)

¹⁶ Pierre Brumoy, *op. cit.*, p. 916

¹⁷ Voir Paolo Zambaldi, *Osservazioni critiche intorno la moderna lingua latina (Observations critiques concernant la langue latine moderne)*, Venise, Simone Occhi, 1740.

eût philosophé en prose ; peut-être même ne le lirait-on pas¹⁸. » En vers latins, l'expression poétique rendrait par conséquent la science encore plus attrayante.

Aux vertus fondamentales de majesté et de douceur, d'harmonie et de justesse que la plupart des traités de poésie accordent en propre au vers latin¹⁹, et qui sont essentielles par rapport à l'idéal de l'*utile dulci* consistant à joindre l'utile à l'agréable, il est possible d'ajouter une autre qualité moins souvent mentionnée : le vers latin suscite l'admiration. En plus de figer son contenu dans un temps immobile, c'est-à-dire dans le cadre de normes grammaticales non modifiables, il le fixe dans une forme rigoureuse, précise et définitive, liée au principe rythmique et phonique de la prosodie latine, ce que la poésie en langue française ne permettrait pas encore, ou pas dans les mêmes conditions – qu'on songe aux critiques adressées à la rime²⁰ –, en dépit des acquis de la réforme malherbienne. En raison de sa beauté plastique, le vers latin régi par des règles strictes (*oratio stricta*) se rapproche beaucoup plus que le vers français de la formule mathématique. Par les liens du nombre (*numerus*), ou pour le dire autrement, par « les grâces d'un langage cadencé », la forme poétique et la matière scientifique se tiennent en effet dans une unité indissoluble, que rendent possible les qualités rythmiques de l'*oratio vincita* (la parole contrainte, liée à la mesure), distincte précisément de l'*oratio soluta* (la prose ordinaire, libre de toutes entraves). En vers latins, la poésie scientifique est susceptible de s'embellir plus facilement de tous les charmes d'une expression resserrée, vive et frappante, et peut donc espérer s'élever jusqu'à une sorte de sublime.

De surcroît, lorsqu'il se réfère au *De rerum natura* pour illustrer la supériorité de la poésie scientifique en latin, le raisonnement de Brumoy vise à présenter le vers latin comme un *principe actif* de conservation. Or ce raisonnement est *a fortiori*. On peut le réduire à deux termes : 1) si une doctrine impie comme l'épicurisme, dont le matérialisme s'attaque dangereusement à l'idée d'une âme immortelle, exerce encore une étonnante

¹⁸ Pierre Brumoy, *op. cit.*, *ibid.*

¹⁹ Voir entre autres le *Petit traité de la poésie latine* de Port-Royal contenu dans la *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue latine* (Paris, A. Vitry, 1653, nombreuses rééditions) et *L'Art de la poésie française et latine* de Phérotée de La Croix (Lyon, T. Amaury, 1694). Dans sa *Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine, et des poètes grecs, latins et français* (Paris, T. Jolly, 1670), Desmarets de Saint-Sorlin en arrive cependant à conclure que les poètes français surpassent de beaucoup les poètes anciens. Sur l'histoire de la querelle des langues française et latine, voir S.-A. Iraitl, *Querelles littéraires ou Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la République des Lettres, depuis Homère jusqu'à nos jours*, Paris, Durand, 1761 [réimpr. Genève, Slatkine, 1967], t. I, p. 97-174. Voir également Bernard Beugnot, « Débats autour du latin dans la France classique », dans Pierre Tuynman, G. C. Kuiper et Eckhard Kessler (éd.), *Acta conventus neo-latini Amstelodamensis : proceedings of the second international Congress of neo-latin studies (Amsterdam, 19-24 august 1973)*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1979, p. 93-106.

²⁰ Voir Sylvain Menant, *La Chute d'Icare : la crise de la poésie française dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 1981, p. 92 sq.

séduction à travers les siècles, c'est en grande partie parce que son interprète Lucrèce a philosophé en vers ; 2) à plus forte raison, si les philosophes modernes entendent assurer la pérennité de leurs doctrines, surtout si elles sont compatibles avec le christianisme – comme c'est le cas pour le cartésianisme transformé par Malebranche –, ils ont tout intérêt à confier leur gloire à la poésie, tout particulièrement en vers latins. D'autant qu'avec l'avènement de la première modernité, l'aggravation du rythme de l'érosion des idées se fait sentir de plus en plus. Comme le dit Bérardier de Bataut, évoquant la théorie cartésienne des tourbillons réfutée par Newton dans les *Philosophiae naturalis principia mathematica* (1687) : « les opinions des philosophes [sont] soumises à la mode, comme les habillements des femmes²¹ ». Si l'on admet que les idées se fixent de manière temporaire, soit qu'elles finissent par être réfutées, soit qu'elles n'aient plus la faveur du public, cela signifie qu'elles vieillissent, qu'elles peuvent être frappées de caducité, bref qu'elles risquent fort de mourir sans avoir eu le temps d'arriver à pleine maturation. Par l'emploi des vers latins, il ne s'agit donc pas seulement de figer poétiquement la science dans une langue envisagée comme immobile, ni de la fixer dans une forme immuable afin de la faire « durer plus longtemps », il s'agit aussi de la faire « mûrir ». Que faut-il entendre par cette expression ?

Enjeux de la notion de maturation

J'ai étudié ailleurs²² la faculté de préservation reconnue à la poésie en reprenant l'image du baume utilisée par Jean Chapelain à propos des anciens poètes : « l'harmonie de la versification est le baume qui empêche les ouvrages de vieillir et de se corrompre, et le charme qui fait que tout le monde les lit et retient. » Au-delà des vertus mnémotechniques du vers, ce baume poétique aux propriétés prodigieuses, liées à l'« harmonie » et au « charme » (*carmen*), est le seul moyen de garder les œuvres intactes à travers les siècles : « Nous n'avons aucun historien entier et nous n'avons presque rien perdu des bons poètes. Tel est l'avantage qu'a le vers sur la prose pour ce qui regarde la perpétuité des productions de l'esprit. » Une autre image permet de rendre compte de l'importance accordée aux pouvoirs de la poésie, celle du coffre de cèdre. On sait que le bois de cèdre passe pour incorruptible. Ainsi, toujours selon Chapelain, la poésie est un coffre où se cache un trésor pour l'éternité : « Toutes matières se conservent pourvu qu'elles soient renfermées dans ce

²¹ François-Joseph Bérardier de Bataut, « Préface », *L'Anti-Lucrèce en vers français*, Paris, Ch.-P. Berton, 1786, p. xxxiv.

²² Voir mon article « Prolongation poétique des idées cartésiennes, des *Principes de Philosophie* de Genest à l'*Anti-Lucrèce* de Polignac », dans I. Moreau (dir.), *Les Lumières en mouvement. La circulation des idées au XVIII^e siècle*, Lyon, ENS éditions, 2009, p. 90-111.

cèdre, et le temps n'a point de pouvoir sur elles pourvu qu'elles soient mises en la garde de ce cyprès²³. » Dans une autre étude, j'ai essayé de montrer que cette force d'éternisation a aussi pour objectif de conférer aux idées la réalité d'une « parole gelée²⁴ » : si tout un pan de la poésie scientifique de l'époque moderne dit toujours la même chose, dans une remarquable continuité historique, c'est bien parce qu'elle n'a pas pour fonction de vulgariser la science moderne, mais de la réguler en entérinant les contenus transmis par la doxa. S'il est possible de voir dans toutes ces métaphores une variation sur le topos horatien du *monumentum* (*Odes*, III, 33), elles ne s'y réduisent pas car là où le monument sculpté dans le bronze ou la pierre dénote une analogie entre durée et dureté, partant d'un modèle statique de pérennité, le baume, le cèdre et la parole gelée mettent bien plutôt en évidence le rôle central d'un principe agissant. Mais c'est l'image du vin de Falerne qui vient donner à ce principe tout son potentiel dynamique. Alors que les idées se sont momifiées dans le baume, ensevelies dans le coffre de cèdre et stéréotypées dans la parole gelée, elles continuent à vivre dans le vin, à se développer et à se fortifier. C'est tout le sens de la formule de Brumoy : « mûrir sans vieillir jamais, semblable à ces vins du territoire de Falerne », qui réfère à une espèce de conservation active liée à un phénomène de maturation.

Avec la poésie changée en vin d'exception, le latin ne prétend donc pas limiter, par tous les ornements de la versification, le processus de péremption qui se met en œuvre à partir de l'invalidation d'une théorie scientifique (si l'on admet par hypothèse que ce processus se met effectivement en place à partir du moment où la théorie a été réfutée), mais accroître le prestige de celle-ci dans le temps, voire son impact – ce qui ne revient pas à poursuivre la même visée. Ainsi lorsqu'après son triomphe à la fin du XVII^e siècle, le cartésianisme se trouve en passe d'être peu à peu marginalisé par les progrès du lockianisme et du newtonianisme, la poésie scientifique en latin participe à la prolongation des idées cartésiennes à travers tout le XVIII^e siècle. À la suite du poème d'Antonius Æmilius *Ad manes defuncti* dédié en 1639 à la mémoire du philosophe néerlandais Henricus Reneri, l'un des meilleurs amis de Descartes²⁵ ; du poème anonyme sur « Descartes, restaurateur de la

²³ Jean Chapelain, *Correspondance* (lettre à D'Olive du Mesnil du 13 septembre 1640), dans *Opuscules critiques*, publiés sous le patronage de la Société des textes français modernes, introd. par A. C. Hunter, Paris, E. Droz, 1936, p. 423-424.

²⁴ Je me permets de renvoyer à mon article « L'éternisation poétique du météore dans *Le Systeme des cieux et des élémens* de Saint-Martin », dans Th. Belleguic et A. Vasak (dir.), *Ordre et désordre du monde. Enquête sur les météores, de la Renaissance à l'âge moderne*, Paris, Hermann, 2013, p. 265-287.

²⁵ Le titre complet est : *Ad manes defuncti, qui cum nobilissimo viro, Renato de Cartes, nostri seculi Atlante et Archimede unico, vixit conjunctissime, abdita naturae, et coeli extima penetrare, ab eodem edoctus*. On y lit que Descartes est un « puissant Hercule », l'« Archimède des temps modernes » et l'« Atlas de l'univers », et que le principal mérite de Reneri est d'avoir été l'ami du grand philosophe qui lui aurait appris à pénétrer tous les secrets de la nature. Voir Antonius Æmilius, *Oratio in obitum clariss. et praestantissimi viri, Henrici Renerii*,

philosophie moderne » (*Renato Descartes, Philosophiae restaurati, seculi ornamento*) qui termine l'avis au lecteur de *Notae in programma quoddam*²⁶ ; des poèmes de Constantijn Huygens parus en 1655 dans *Momenta desultoria*, qui tous relèvent de l'éloge le plus outré ; du poème de Henri-Louis Habert de Montmor, inspiré des *Principia philosophiae*, dont seul le titre lucrétien nous est parvenu (*De rerum natura*) ; et de la paraphrase en vers des *Méditations métaphysiques* du professeur de philosophie hollandais Johannes Schotanus publiée en 1694 (*Paraphrasis poetica primae philosophiae, quam metaphysicam appellant, in sex partes distributae*), on voit dans les années 1740 – près d'un siècle après le poème d'Antonius Æmilius –, paraître coup sur coup l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, le *Mundus cartesii carmen* de Pierre Le Coëdic dans le recueil *Poemata didascalica* et la « Philosophie de Descartes en vers lucrétiens et en six livres²⁷ » du poète ragusain Benoît Stay, qui forment un corpus très cohérent autour de la physique post-cartésienne. Si la poésie en différentes langues vernaculaires, qui ont déjà acquis leurs lettres de noblesse, parvient à élargir l'audience de la philosophie de Descartes au-delà de tous les publics déjà acquis à sa cause – qu'on pense entre autres aux *Principes de philosophie* de l'abbé Genest (1716), à leur traduction en vers en 1728 par le poète hambourgeois Barthold Heinrich Brockes (*Verdeutschte Grundsätze der Welt-Weisheit des Herrn Abts Genest*), ou encore à l'*Adamo ovvero il Mondo creato, poema filosofico* (1709-1728) du poète sicilien Tommaso Campailla, ainsi qu'à l'avalanche de traductions de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac en plusieurs langues²⁸ –, les poèmes post-cartésiens en vers latins resteraient les seuls, si l'on suit la logique de Brumoy, à en assurer la maturation dans les meilleures conditions. Ce phénomène de stabilisation par maturation, qui ne laisse pas au premier abord de paraître assez énigmatique, s'explique au moins par trois facteurs.

Premièrement, il ne semble pas inutile de rappeler ce qui peut passer pour une évidence : le latin permet aux savants de communiquer les uns avec les autres²⁹. Si la poésie scientifique en latin a peu de chance d'atteindre un

liberalium artium magistri, et philosophiae in Academia Ultrajectina professoris. [...] Accedit ejusdem carmen funebre, Utrecht, ex officina Aegidii Roman, 1639, p. 20 sq.

²⁶ Voir René Descartes, *Meditationes de prima philosophia... His adjectae sunt variae objectiones... cum responsionibus authoris... et Notae in programma quoddam... editum cum hoc titulo : Explicatio mentis humanae*, Amsterdam, L. Elzevirium, 1650, p. 174. Sur l'attribution de ce poème, voir Theo Verbeek, « Le contexte historique des *Notae in programma quoddam* », dans Theo Verbeek (éd.), *Descartes et Regius : autour de l'Explication de l'esprit humain*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1993, p. 31-33.

²⁷ Benoît Stay (Benedict Stojkovic), *Philosophiae versibus traditae libri sex*, Rome, ex typ. Palladis, 1747 (2^{de} édition). C'est ainsi que le titre de ce poème est traduit dans les *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, Trévoux, Imprimerie de S.A.S., août 1748, p. 1709.

²⁸ En français, dès 1749 par Jean-Pierre de Bougainville et en 1786 par Bérardier de Bataut. En italien, en 1751 par Francesco Maria Ricci. En anglais, en 1757 par William Dobson et en 1766 par George Canning.

²⁹ Voir Isabelle Pantin, « Langues », dans Michel Blay et Robert Halleux (dir.), *La Science classique XVI^e-XVIII^e siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p. 75-83.

public large et mondain, elle contribue cependant à renforcer l'impact d'une théorie scientifique sur un public docte et international. Le processus de maturation à l'œuvre dans la poésie scientifique en latin ne vise pas en effet à rendre une idée universelle – ainsi, les poèmes de science en latin ne sont pas à l'usage des « dames » et des non-lettrés –, mais à la diffuser auprès des savants de tous les pays dans une langue commune. Cette maturation à laquelle la poésie scientifique en latin prétend donner lieu se rapporte ainsi au parti pris d'une diffusion la plus large possible au sein de la communauté scientifique, en réaction à l'isolement national auquel l'utilisation de langues différentes serait susceptible d'aboutir. Que ce savoir soit exprimé, à l'échelle européenne, sous une forme poétique n'est pas non plus sans importance : cela souligne que le processus de maturation se rapporte également à l'idéal d'une indivision des disciplines, d'autant plus qu'en ayant recours au latin, langue des sciences par excellence jusqu'à une époque tardive (en témoigne notamment la traduction en latin des œuvres publiées en langue vernaculaire au XVIII^e siècle³⁰), les poètes néo-latins sont davantage en prise directe avec les modes de construction et de diffusion du savoir, au premier chef dans sa dimension langagière. La question du vocabulaire le mieux adapté au style poétique le montre assez : par rapport aux normes de l'esthétique classique, qui met l'accent sur la noblesse du vocabulaire, il est beaucoup moins problématique pour un poète néo-latin que pour un poète français d'employer tous les termes techniques de la science. Par exemple, là où le cardinal de Polignac utilise le mot *microscopium*, Bérardier de Bataut lui substitue une périphrase affectée : « le flambeau du tube batavique », qu'il fait rimer avec « magique³¹ ». Pour se porter vers la science, tout se passe comme si la poésie avait moins de distance à parcourir en latin qu'en français, comme si le latin se faisait plus « vivant » que le français³². La maturation dont Brumoy fait la promotion est donc étroitement liée à la circulation des idées au sein de la République des lettres, ainsi qu'à leur interpénétration entre la poésie et la science, qui est elle-même le fruit d'une sociabilité très active entre les poètes et les savants européens, le tout en latin. À cet égard, le dynamisme spectaculaire des réseaux de collègues, de livres et de lecteurs sur lesquels peuvent compter les poètes et les savants liés à la Compagnie de Jésus explique en grande partie l'efflorescence de la

³⁰ Selon Ann Blair, ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle que le latin n'est plus une langue « vivante en sciences ». Voir « La persistance du latin comme langue de science à la fin de la Renaissance », dans Rogier Chartier et Pietro Corsi (dir.), *Sciences et langues en Europe*, actes du colloque organisé par le Centre Alexandre Koyré (Paris, 14-16 novembre 1994), Paris, EHESS/CNRS/Muséum national d'histoire naturelle, 1996, p. 22 sq.

³¹ François-Joseph Bérardier de Bataut, *op. cit.*, t. II, p. 212.

³² De ce point de vue, la situation s'est inversée aujourd'hui puisqu'un *Lexicon recentis Latinitatis*, édité par la fondation « Latinitas » du Vatican, instituée en 1976, est devenu indispensable pour traduire les termes techniques de la science.

poésie scientifique en latin au sein de cet ordre religieux³³. On voit bien ce qui se joue dans la notion de maturation : « mûrir sans vieillir jamais », c'est assurer la transmission du savoir vers l'avenir en trouvant les moyens de faire face concomitamment 1) à la concurrence de multiples langues usuelles et 2) à la différenciation progressive des champs disciplinaires, toutes deux ressenties de plus en plus comme des sources de division, voire de babélisation. Il s'agit là d'une intuition fondamentale, à savoir qu'en renonçant au latin aussi bien qu'à la poésie scientifique en latin, la République des lettres (ou du moins une certaine idée que l'on s'en fait) pourrait être menacée d'extinction. Il s'agit aussi d'une utopie d'unité, dans le sens où l'utilisation du latin aurait la fonction d'instituer (ou de sauver) la République des lettres en renouant l'alliance originelle des poètes et des savants.

Le deuxième facteur a davantage trait aux modalités d'appropriation du savoir par les auteurs de poésie scientifique. On constate que les poèmes de science en latin donnent lieu à différentes versions du cartésianisme, qu'ils le prolongent et qu'ils s'en éloignent – même parfois beaucoup. Comme le signale Bougainville dans le « Discours préliminaire » à sa traduction de *l'Anti-Lucrèce* : « Les tourbillons dont [le cardinal de Polignac] soutient l'existence diffèrent de ceux de son maître ; il adopte le système de Newton sur les couleurs ; celui de Boerhaave sur la nature du feu³⁴. » Ce qui signifie que le figement (de la grammaire) et la fixation (de la métrique) n'aboutissent absolument pas dans la poésie scientifique en latin à une fossilisation (des idées cartésiennes), mais que dans le processus de maturation, c'est-à-dire de transmission vers l'avenir d'un savoir préservé de la corruption, ce type de poésie ne s'oppose pas au changement, ni à la nouveauté. Pour lever cette contradiction apparente, il faut se souvenir de la parole du personnage principal du *Guépard* de Lampedusa : « Se vogliamo che tutto rimanga come è, bisogna che tutto cambi³⁵ ». Si nous voulons que tout reste tel que c'est, il faut que tout change. Si la poésie scientifique en latin veut assurer la pérennité du cartésianisme, il faut qu'elle transforme la doctrine dont elle est la dépositaire. La proposition de Brumoy « mûrir sans vieillir jamais » implique alors un corollaire indispensable : mûrir *pour* ne vieillir jamais, c'est tout changer (la doctrine cartésienne) pour ne rien changer (l'esprit du cartésianisme, sa méthode et son

³³ Voir Yasmin Annabel Haskell, « Breaking ground : scientific poetry in Enlightenment Rome », *Loyola's bees : ideology and industry in Jesuit Latin didactic poetry*, Oxford, Published for The British Academy by Oxford University Press, 2003, chapitre 4, p. 178-244. La liste de ces poètes ne saurait être exhaustive : Mazzolari compose un poème sur l'électricité ; Borgondio sur le mouvement du sang ; Zamagna sur les phénomènes sonores ; Garulli sur les comètes ; Lagomarsini sur l'origine des fontaines etc. Parmi eux, le plus célèbre est Boscovich, auteur d'un poème sur les éclipses.

³⁴ Melchior de Polignac, *L'Anti-Lucrèce, poème sur la religion naturelle*, trad. de J.-P. de Bougainville, Paris, Desaint et Saillant, t. I, p. liij.

³⁵ Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*, Milan, Feltrinelli, 1994 [1^{re} édition 1958], p. 41.

prestige). C'est dans ce sens que Bougainville interprète le cartésianisme parfois anticartésien du cardinal de Polignac : « Mais alors même il se montre vraiment disciple de Descartes. C'est suivre l'esprit de ce grand homme que d'abandonner ses idées lorsqu'elles se trouvent peu solides³⁶. » C'est dire qu'à l'intérieur de la routine cartésienne entretenue par la poésie scientifique en latin du XVII^e au XVIII^e siècle, la notion de maturation n'est pas incompatible avec celle d'innovation, qu'elle la suppose, voire qu'elle l'entraîne.

Cela conduit à considérer le troisième et dernier facteur : si la « chimie » de la maturation implique des changements, jusqu'où ceux-ci peuvent-ils être portés ? Quelle doit être la part de stabilisation et de renouvellement des idées dans la poésie scientifique en latin ? Pour le dire encore autrement : en prenant le parti de « mûrir sans vieillir jamais » dans le contexte de la querelle des Anciens et des Modernes, à une époque trait-d'union entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, où l'idée de progrès a déjà été célébrée par Perrault dans son *Poème du Siècle de Louis le Grand* (1687), quelle est la place de la poésie scientifique en latin par rapport à ce que Paul Hazard a interprété comme une crise de la pensée européenne, et Thomas S. Kuhn comme un changement de paradigme ? Sur ce point, il importe de rappeler deux choses : 1) d'abord que la poésie scientifique en latin est devenue « peu à la mode³⁷ » et que Brumoy est tenté d'y voir une chance, 2) et qu'à l'inverse, comme le dit Bérardier de Bataut : « les opinions des philosophes [sont] soumises à la mode, comme les habillements des femmes³⁸ ». Que le fonctionnement de la science puisse être lié aux « effets de mode³⁹ », plutôt qu'aux changements de paradigme dans une perspective kuhnienne, ou qu'au progrès dans une perspective hazardienne, c'est ce qui apparaît dès le XVII^e siècle. Comme le rappelle Furetière dans l'article sur le mot *mode* consacré aux manières de s'habiller : « Les Français changent tous les jours de mode. » Pour définir ce type d'inconstance, Furetière cite le vers célèbre d'Étienne Pavillon : « La mode est un tyran dont rien ne nous délivre ». Et Furetière d'ajouter, en mettant sur le même plan les manières de s'habiller et de penser : « On dit que telle opinion, tel système est fort à la mode⁴⁰. » Ce qui aboutit à l'émergence de la figure du savant à la mode :

³⁶ Jean-Pierre de Bougainville, « Discours préliminaire », *L'Anti-Lucrèce, poème sur la religion naturelle*, op. cit., p. liij.

³⁷ Pierre Brumoy, op. cit., *ibid.*

³⁸ François-Joseph Bérardier de Bataut, op. cit., *ibid.*

³⁹ Voir Michel Morange, « Science et effet de mode », dans Nicolas Witkowski (éd.), *L'état des sciences et des techniques*, Paris, La Découverte, 1991, p. 453-454.

⁴⁰ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye/Rotterdam, Arnout et R. Leers, 1690, n. p.

On appelle des savants à la mode, qui parlent de tout sans savoir rien à fond, qui veulent avoir l'honneur de passer pour savants, et ne veulent pas avoir la peine de rien apprendre, qui négligent l'étude des langues savantes, ne lisent point les anciens auteurs, et ne lisent entre les modernes que ceux qui sont superficiels.⁴¹

Si une certaine poésie scientifique privilégie la notion de maturation à l'époque moderne, c'est donc parce qu'elle réfléchit avec beaucoup d'attention sur ce risque de confusion entre mode et innovation. Il s'agit là d'une autre intuition fondamentale : dans l'histoire des sciences, les idées perdent toute valeur non seulement parce qu'elles sont jugées fausses, mais aussi lorsqu'elles ont moins de succès. En choisissant le latin et le cartésianisme jusqu'à une période avancée du siècle des Lumières, tout un pan de la poésie scientifique entend par conséquent se prémunir d'une double inconstance, de la langue et des idées. Dans une poésie peu à la mode, la science n'est plus soumise au régime de la mode. Cela signifie qu'elle peut échapper notamment aux demandes de la société galante et mondaine, curieuse de nouveautés, d'idées rares et de surprises, comme l'atteste la satire à l'égard du type de la femme savante chez Molière ou Boileau. Mais à l'aube des Lumières, la philosophie de Descartes n'est déjà plus si « nouvelle », comme ses adversaires le lui avaient tant reproché⁴². Ainsi Voltaire signale que dans son *Anti-Lucrèce*, le cardinal de Polignac s'est fourvoyé en rimant une philosophie déjà dépassée, selon lui, presque en tout : « Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de Lucrèce les rêveries de Descartes⁴³ ? » Aux yeux des poètes néo-latins post-cartésien, le fruit mûr du cartésianisme ne demande qu'à être conservé avec d'autant plus de soin. Leur position se rattache à une sorte de traditionalisme, sans pour autant se gêner dans le conservatisme, comme on l'a vu dans l'ouverture du cardinal de Polignac aux découvertes de Newton et Boerhaave : « *Hic aliis nonnulla quidem emendanda reliquit ; Idque lubens fateor, non omnes omnia possunt*⁴⁴. » Dans la notion de maturation, il n'y a donc pas de résistance aux idées nouvelles, mais une approche plus complexe des régimes de nouveauté. Là où les premiers partisans de Newton mettent l'accent sur la dimension critique de la science newtonienne, ceux de Descartes invitent à ne pas rompre la chaîne avec l'école cartésienne, à se défier de la science à la

⁴¹ *Dictionnaire des proverbes français*, Bruxelles, G. de Backer, 1710, n. p.

⁴² Voir Gabriel Daniel, *Voyage du monde de Descartes*, Paris, N. Pepie, 1702 [nulle éd. rev. et augm.], p. 255 : « Votre philosophie, comme vous savez, a eu d'abord les avantages et les désavantages de la nouveauté, et elle a expérimenté la fortune de toutes les doctrines nouvelles ».

⁴³ Voltaire, « *Anti-Lucrèce* », *Dictionnaire philosophique, Œuvres complètes*, Paris, Lefèvre, Werdet et Lequien fils, 1829, t. I, p. 417.

⁴⁴ Melchior de Polignac, *Anti-Lucretius, sive de Deo et natura libri novem*, Paris, Guerin, p. 213 : « Descartes a laissé sans doute quelque chose à réformer ; j'en conviens sans peine / Un seul homme ne peut pas tout. » Sauf indication contraire, les présentes traductions de l'*Anti-Lucrèce* sont dues à J.-P. de Bougainville et revues par moi-même.

mode, de la science « jetable » dirait-on de nos jours, ainsi que des théories jugées trop aventureuses, trop « vertes » comme l'attraction : « *Ergo tuum ingenio systema superbit inani*⁴⁵. » Au fond, la poésie scientifique en latin ne prétend pas arrêter les idées mais servir de frein à leur volatilité, privilégiant un processus de transition. Aurait-on l'idée de faire mûrir des fruits qu'on aurait cueillis encore enveloppés de leurs fleurs ? Aussi est-il préférable de corriger le précepte d'André Chénier exposé dans *L'Invention* à la fin du XVIII^e siècle : « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques ». Pour des poètes comme Polignac et Stay, il s'agit bel et bien de faire des « vers antiques », mais sur des sujets point trop nouveaux. Car malgré ses erreurs, Descartes reste le père de la lumière :

*Sol patitur maculas, luna occultatur opaca
Interdum, saepe et velatur nubibus atris :
Usque tamea lucis pater est, manet interea sol.*⁴⁶

Autour de la notion de tuilage temporel

On vient de voir qu'avec la notion de maturation, qui permet d'envisager la poésie scientifique en latin comme un vin de Falerne, la poésie scientifique en langue nationale apparaît comme un vin trop jeune, et que l'une a donc l'avantage sur l'autre. Pour autant il est impossible de les dissocier totalement. Au lieu de les séparer par la barrière de la langue, comme Brumoy semble tenté de le faire, il me semble plus juste de supposer l'existence d'un corpus unifié, organisé par tuilage ou recouvrement. C'est sur ce dernier point que je voudrais insister maintenant.

Depuis le XVI^e siècle, la poésie scientifique forme en effet un tout, en latin et en français. De nature bicéphale, elle aborde tous les sujets⁴⁷. Cependant au cours du XVII^e siècle, où le souvenir des poèmes de Giovanni Pontano sur l'astronomie (*Urania sive de stellis libri V*, 1476) et de Fracastor sur la syphilis (*Syphilidis sive morbi gallici libri III*, 1530) demeure très vif, la poésie néo-latine

⁴⁵ *Ibid.*, p. 207-212 : « Pleine de confiance en ses calculs, l'école newtonienne a proscrit l'impulsion [cartésienne] et livré l'univers aux prestiges de la magie. [...] Ainsi l'attraction est une vertu occulte [...] Principe admirable, règle digne de philosophes qui se donnent pour les réformateurs de la physique ! [...] *Votre système n'est donc qu'une ingénieuse chimère.* » C'est moi qui souligne.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 166 : « Après tout, le soleil lui-même a ses tâches ; il est quelquefois éclipsé par la lune ; souvent il est voilé par de sombres nuages : en est-il moins le père de la lumière ? n'est-il pas toujours le soleil ? »

⁴⁷ Pour un panorama complet de la poésie néo-latine à l'âge classique, l'ouvrage ancien de J.-A. Vissac est toujours très utile : *De la poésie latine en France au siècle de Louis XIV*, Paris, A. Durand, 1862. Voir également l'anthologie d'Andrée Thill, *La Lyre jésuite*, Genève, Droz, 1999. Sur la poésie spécifique des jardins, voir Ruth Monreal, *Flora neolatina*, Berlin/New York, De Gruyter, 2010. En ce qui concerne la poésie scientifique en français, voir mon livre « *Philosopher en langage des dieux* » : *la poésie d'idées en France au siècle de Louis XIV*, Paris, Champion, 2006. À partir de ce corpus unifié, une étude comparative reste à faire.

se tourne avec prédilection vers les sciences, selon un tempo de plus en plus rapide à l'aube des Lumières, les sujets profanes et religieux ayant été épuisés par le grand nombre d'auteurs qui en ont traité, et parmi eux les plus réputés : Jean Commire, Pierre-Daniel Huet, Jean-Baptiste Santeul. Dans la droite ligne des *Géorgiques* de Virgile, le poème des *Jardins* (*Hortorum libri IV*, 1665) de René Rapin et la *Vie rustique* (*Praedium rusticum libri XII*, 1682-1730) de Jacques Vanière connaissent un succès immense. À la suite du poème de Scévole de Sainte-Marthe sur l'éducation des enfants (*Paedotrophiae sive de puerorum libri III*, 1584), Claude Quillet en compose un sur l'art d'avoir de beaux enfants (*Callipaedia seu de pulchrae prolis habendae ratione*, 1655). Charles-Alphonse Dufresnoy donne un poème sur l'art de peindre (*De arte graphica*, 1668), Jacques Savary plusieurs sur la chasse, etc. Il serait fastidieux de prolonger cette liste de poèmes latins, il suffit pour notre propos d'observer qu'elle est doublée de celle de leurs traductions en français, en vers et en prose. Les enjeux de la traduction sont à cet égard décisifs.

Dans le cas spécifique de la poésie post-cartésienne, l'exemple de l'*Anti-Lucrèce* est particulièrement représentatif du chevauchement du texte en latin et de ses traductions, presque jusqu'au palimpseste. Quelques dates suffisent pour le démontrer. Publié en 1747 à titre posthume, l'*Anti-Lucrèce* aurait d'abord été expliqué oralement à la duchesse du Maine par le cardinal de Polignac pendant qu'il lui en faisait la lecture, dans le cadre de la cour de Sceaux⁴⁸. Le recouvrement se fait donc en premier lieu par le truchement de la voix, c'est-à-dire par la traduction à voix haute, au croisement des langues, comme au croisement du mondain et du savant. Alors que des fragments en ont été publiés dès 1716, le duc du Maine donne une traduction du livre premier, qu'il dédie à la duchesse du Maine⁴⁹. En bon élève de Fénelon, le petit-fils de Louis XIV, le duc de Bourgogne, en aurait également traduit des extraits⁵⁰. Mais c'est en 1749 que Jean-Pierre de Bougainville en donne une

⁴⁸ Sur le cartésianisme à la cour de la duchesse du Maine, voir François Azouvi, « Une duchesse cartésienne ? », dans Catherine Cessac, Manuel Couvreur et Fabrice Preyat (éds.), *La Duchesse du Maine (1676-1753) : une mécène à la croisée des arts et des siècles*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2003, p. 155-159.

⁴⁹ Ces fragments du livre I ont été publiés dans les *Mémoires de littérature*, La Haye, Du Sauzet, 1716, 2 vol., t. I, 2^e partie, article XII, p. 413-418. Quant à la traduction en prose du duc du Maine, elle est conservée à la bibliothèque du Château de Chantilly sous la cote ms. 0469. Le catalogue du duc d'Aumale indique que ce manuscrit de 93 pages d'une « superbe écriture » est relié en maroquin bleu, doublé de maroquin citron, avec de riches dorures, aux armes de la duchesse du Maine. L'intérêt bibliographique est évident, mais il ne se sépare pas de l'importance accordée au texte traduit. Je remercie Catriona Seth de m'avoir communiqué cette référence et Aude Lefevre (Fondation pour la sauvegarde du Domaine de Chantilly) pour ces informations qu'elle a bien voulu me transmettre.

⁵⁰ Je n'ai pas retrouvé cette traduction réalisée avant 1712, date de la mort du duc de Bourgogne. Voir Liévin-Bonaventure Proyart, *Vie du Dauphin, père de Louis XV, écrite sur les mémoires de la cour, enrichie des écrits du même prince*, Paris, Vve Hérisant, 1782, p. 30 : « Il se montra un des premiers admirateurs de l'*Anti-Lucrèce*, qu'il avait lu manuscrit. Il eut de fréquentes conférences avec l'auteur, et il parla avec tant d'éloges au Roi de cette nouvelle production, qu'il lui inspira le désir d'en connaître les beautés. Louis XIV ne savait pas le latin, le

traduction complète en prose, avant que le poème ne soit à nouveau traduit en 1786 par Bérardier de Bataut, en vers. L'histoire du poème et de ses traductions ne s'arrête pas à ce stade. En 1813, l'année de la mort de l'autre grand poète scientifique du XVIII^e siècle, Jacques Delille à qui il rend d'ailleurs hommage, Jeanty Laurans publie une nouvelle traduction en vers français de l'*Anti-Lucrèce*, qu'il décide d'achever en lui ajoutant la fin du neuvième chant. Mais comme il s'agit d'un supplément en vers français, l'abbé Manein en propose aussitôt une traduction en vers latins. Comme le dit Jeanty Laurans, décrivant un dispositif d'écriture spéculaire : « cette traduction éclipsera l'original aux yeux des connaisseurs, et l'original se fût éclipser lui-même, s'il eût été la traduction de l'ouvrage de M. Manein livré à tout son génie, et sans entraves⁵¹. » On voit bien qu'entre la fin du XVII^e siècle et le tournant des Lumières, le poème du cardinal de Polignac aura donc été traduit, retraduit et comme détraduit.

En raison de ce tricotage serré entre les deux langues, la poésie scientifique en latin présente une dualité avec la traduction française. Selon Bougainville, cette dualité est consubstantielle au genre de la poésie scientifique néo-latine car « pour peu qu'elles soient nettes et précises, [les idées] naissent accompagnées de termes qui les expriment ; et cette expression, l'image, le corps d'une idée, varie selon le caractère propre à chaque langue⁵². » Cela signifie qu'on ne saurait envisager la poésie en latin et en néo-latin exactement de la même façon. Car lorsqu'il a écrit ses *Géorgiques*, Virgile a nécessairement pensé en latin, alors qu'en écrivant son *Anti-Lucrèce*, le cardinal de Polignac a pensé en français en « revêtant » ses idées de latin. Le poème néo-latin peut donc être considéré comme une traduction *en latin* dont la traduction *en français* vient « restituer » les idées sous leur forme « originale », pour les « faire revivre » en les « épiaut à l'instant de leur naissance⁵³ ». Au fond, c'est parce qu'ils pensent français en latin que les poètes néo-latins doivent être traduits.

C'est d'autant plus vrai que les poèmes et leurs traductions peuvent se féconder mutuellement, déployant de véritables chaînes de réécriture. Ainsi, le poème du cardinal de Polignac suscite des imitations en vers français. Dans les éditions de son poème sur *La Religion* postérieures à 1745, Louis Racine, afin de faire une espèce d'abrégé de la physique, ajoute des notes tirées de l'*Anti-Lucrèce*. Quant à l'ouvrage posthume du cardinal de Bernis, *La Religion vengée*,

duc de Bourgogne fit pour lui une traduction des morceaux les plus intéressants du poème : ce qui ne servit pas peu à raffermir à la cour le crédit ébranlé de l'abbé, depuis cardinal de Polignac. »

⁵¹ *L'Anti-Lucrèce, en vers français, avec le IX^e et le dernier chant ajoutés à l'original par Jeanty Laurans et la traduction en vers latin du IX^e chant par l'abbé G. Manein*, Auch, J.-P. Duprat, 1813, « Avant-propos », p. iv. Je remercie Jean-Noël Pascal de m'avoir permis de consulter un des rares exemplaires de ce livre.

⁵² Jean-Pierre de Bougainville, « Discours préliminaire », *L'Anti-Lucrèce...*, *op. cit.*, p. lxxxj.

⁵³ *Ibid.*, p. lxxx-lxxxij.

publié à titre posthume en 1795, rédigé semble-t-il à partir de 1737, il peut être considéré comme « un avatar de l'*Anti-Lucrèce*⁵⁴ ». Ces effets d'intertextualité créent des réseaux complexes, jusque dans le paratexte. Ainsi, dans les notes de sa traduction en vers de l'*Anti-Lucrèce*, Bérardier de Bataut cite des extraits du poème de Benoît Stay sur la philosophie de Descartes, il en propose la comparaison et montre comment l'un peut être lu par rapport à l'autre. En outre, il multiplie sciemment les commentaires anachroniques : selon lui, l'*Anti-Lucrèce* réfuterait par anticipation le déisme de Voltaire et le matérialisme du baron d'Holbach. La traduction annotée de Bérardier de Bataut agit de ce point de vue à la manière d'un révélateur du sens profond du texte-source, comme dans une variation maïeutique de l'original. La comparaison avec le poème de Stay, les biais de traduction et les références à de multiples philosophes anciens et modernes recèlent une charge polémique, que l'*Anti-Lucrèce* comporte déjà puisque le cardinal de Polignac se présente comme l'antagoniste cartésien d'Épicure, luttant contre Hobbes, Spinoza, Fludd et Bayle, mais que l'annotation permet d'accentuer et d'orienter radicalement contre le philosophisme et l'esprit des Lumières⁵⁵. Dès lors, si l'*Anti-Lucrèce* « mûrit sans vieillir jamais » au moins jusqu'en 1813, c'est aussi parce qu'il entre en perspective avec ses (re)traductions, qui sont autant de versions actualisées du poème.

En ce qui concerne l'œuvre de Benoît Stay, elle « dialogue » essentiellement avec celle de son célèbre compatriote ragusain, le scientifique, philosophe et poète Roger Joseph Boscovich, non seulement auteur d'un poème en latin sur les éclipses paru en 1760 (*De solis ac lunae defectibus libri V*), mais aussi éditeur et commentateur de l'autre grand poème scientifique de Stay, publié entre 1755 et 1792, *Philosophiae recentioris versibus traditae libri X*, sur la philosophie de Newton. Dans la personne de Boscovich, le physicien, le poète et le commentateur se confondent, dans le cadre d'un échange étroit avec Stay. Ainsi, dans les notes des livres VIII à X du poème de Stay, il lui arrive de se citer plusieurs fois lui-même, et de renvoyer le lecteur à son poème sur les éclipses. En retour, dans le livre I des *Éclipses*, il cite le poème de Stay au moins quatre fois en note, et une fois dans le corps du texte en lui rendant un hommage appuyé : « *aeterna Ragusae / Gloria*

⁵⁴ Jean-Noël Pascal, « Le spectacle poétique de la nature : sur Louis Racine et Dulard », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dir.), *Écrire la nature au XVIII^e siècle : autour de l'abbé Pluche*, Paris, PUPS, 2006, p. 211, note 13. D'après l'« Avertissement de l'éditeur » du poème de Bernis, le P. Tournemine aurait encouragé le jeune poète à traduire l'*Anti-Lucrèce* en vers français, mais Polignac lui aurait conseillé « de voler de ses propres ailes ». Voir François-Joachim de Pierres, cardinal de Bernis, *La Religion vengée en dix chants*, Parme, Palais Royal [G. Bodoni], 1795, n. p.

⁵⁵ Voir Sylviane Albertan-Coppola, « La poésie au service de l'apologétique : l'*Anti-Lucrèce* en vers français (1786) de l'abbé Bérardier de Bataut », *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 10-11, 1990-1991, p. 137-148.

*Stayades...*⁵⁶ ». Si bien qu'entre les deux auteurs, comme le fait remarquer le *Journal de Trévoux*, le savoir semble être « égal », inspiré du « même enthousiasme » et couler « d'une même source⁵⁷ ». Aussi le recouvrement d'un poème sur l'autre est-il presque complet. Alors que Bérardier de Bataut cherche à revivifier le cartésianisme chrétien de l'*Anti-Lucrèce* dans un mouvement d'analepse, Stay et Boscovich sont en prise sur l'actualité scientifique la plus récente dans un geste synchrone. Dès l'épître aux lecteurs de son poème sur Newton, Stay renvoie aux travaux de ses collègues Thomas Leseur et François Jacquier, professeurs de mathématiques au Collège de la Sapience, à Rome, et commentateurs de Newton. Mais quand Newton et ses commentateurs ne leur suffisent pas, Stay et Boscovich se réfèrent à d'autres savants, l'un dans les vers, l'autre dans les notes : sur les phénomènes de la lune ou de l'aurore boréale, ils citent Mairan, secrétaire de l'Académie des sciences ; sur les comètes, ils renvoient au mathématicien Alexis-Claude Clairaut ; sur les questions de géodésie, ils exposent les résultats de l'expédition au pôle et à l'équateur, tout en utilisant *La Méridienne vérifiée* (1744) de Cassini de Thury et Louis de Lacaille. L'éphéméride astronomique intitulé *Connaissance des mouvements célestes* est une autre source importante du poème. Bref, comme la publication du poème de Stay sur Newton s'étale sur une quarantaine d'années, il permet d'accompagner le mouvement des idées tout au long de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce qui frappe, c'est la volonté du poète de s'engager aux côtés de Boscovich dans les débats de son époque, et pas seulement d'illustrer des théories. Par exemple, dans le livre IV, Stay se lance dans une critique virulente du *Telliamed* dont il réfute les thèses matérialistes. Mais on fera remarquer que Stay aura attendu les années 1750, à un moment où la philosophie de Newton l'emporte définitivement sur celle de Descartes, malgré qu'en ait Fontenelle toujours fidèle au cartésianisme, pour mettre en vers sa *Philosophie nouvelle* (*Philosophiae recentioris*), qui n'est en réalité plus si « nouvelle » à son tour, ayant eu suffisamment le temps de « mûrir » sur le continent au moins depuis la mort de Newton en 1727.

Entre l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac (connu par manuscrit dès les années 1700, par quelques fragments publiés en 1716 et édité à titre posthume en 1747), qui revendique l'héritage de Descartes, et la *Philosophie nouvelle* de Stay (10 chants publiés en trois volumes successifs, en 1755, 1760 et 1792), qui démontre la supériorité de Newton, il y aura donc eu le poème de transition de

⁵⁶ Roger Joseph Boscovich, *De solis ac lunae defectibus libri V*, Londres, A. Millar et R. et J. Dodsleios, 1760, p. 21 : « Heureux Stay, gloire de ta patrie, honneur de Raguse, Apollon t'a élevé au-dessus du Parnasse... » (Traduction d'Augustin Barruel revue par moi)

⁵⁷ *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, Trévoux, Imprimerie de S.A.S., mai 1761, p. 1234-1235.

Stay sur la philosophie de Descartes (publié en 1745, corrigé et augmenté en 1747). Le passage de témoin se fait de manière très progressive : tout se passe comme si les poètes néo-latins parlaient à tour de rôle, selon la technique vocale du tuilage. Dans l'*Anti-Lucrèce*, Polignac expose le système de Newton avant de le critiquer, et célèbre le système de Descartes. Dans son premier poème, Stay expose le système de Descartes, mais mentionne déjà celui de Newton sur les couleurs, sans le critiquer. Dans son second poème, il rend hommage à Descartes, mais expose désormais le système de Newton. Il n'y a jamais de rupture ni de « saut » bachelardien, mais bel et bien des superpositions polyphoniques. En contrepoint, la poésie scientifique en français se développe : Genest, Racine et Bernis de 1716 à 1795, auxquels s'ajoutent les traductions-imitations de Bérardier de Bataut, Jeanty Laurans, Manein de 1786 à 1813. Sur plus d'un siècle et demi si l'on remonte jusqu'au poème latin d'Antonius Æmilius, ce tuilage temporel a assuré une survie exceptionnelle aux idées cartésiennes, jusque dans leur réfutation qui implique leur prise en considération. Dans ce contexte, le poème de Le Coëdic *Mundus cartesii carmen* occupe une place un peu particulière, sur laquelle il faut s'attarder quelques instants. Sans doute connu en version manuscrite dès le début du siècle, ce poème est le récit d'un rêve : le narrateur endormi imagine que le savant Marin Mersenne le guide vers un palais merveilleux, caché dans une grotte obscure quelque part en Suède, où il lui révèle les secrets de la nature en compagnie des disciples de Descartes, puis du grand homme en personne. Comme l'a suggéré Yasmin Annabel Haskell en le rapprochant du *Voyage du monde de Descartes* (1690) de Gabriel Daniel, le texte prend une forte valeur ironique⁵⁸. Publié en 1749 dans le recueil *Poemata didascalica*, la même année que la traduction de l'*Anti-Lucrèce* par Bougainville, le *Mundus cartesii carmen* a beau ne pas être une satire directe du cartésianisme, il l'interroge, le déplace et le détourne. À la fin du poème en effet, le poète s'aperçoit que son voyage n'aura été qu'un rêve, certes un beau rêve, mais complètement faux. Tout en valorisant les idées cartésiennes, tout en y participant, le poème n'y adhère donc pas : dans son fonctionnement interne, proche de celui de l'écriture parodique, il met en abyme ce tuilage temporel à l'œuvre au cours du siècle, signifiant l'usure de la philosophie de Descartes, aussi bien que le prolongement tardif de son influence.

Cette trajectoire de la poésie scientifique en latin, indissociable de ses diverses traductions, ainsi que de la poésie scientifique en vers français, et qui procède par tuilage, recouvrement et chevauchement, constitue l'une des réponses les plus originales à la crise de la latinité à partir de la fin du XVII^e siècle. Au plus près de la poésie française, qui lui offre des rapports de

⁵⁸ Loyola's bees..., op. cit., p. 166-177.

bilinguisme, la poésie néo-latine peut donc espérer se conserver, se perpétuer et prospérer jusqu'aux siècles les plus reculés – en témoigne, entre autres, *L'Astronomie* de François-Marie Haumont, « poème didactique latin en huit livres » inspiré des cours publics d'Arago et publié en 1835 « avec la traduction française en regard et des notes », en plein triomphe du romantisme. Il serait excessif de dire que ce bilinguisme se double d'une émulation. Mais fort conscients de leurs moyens (et de leurs limites), les poètes scientifiques néo-latins se prévalent des nombreux avantages de la langue ancienne. En plus de faire « mûrir » la matière didactique, le latin lui apporte, comme le soutient Dubois dans la préface de sa traduction de *L'Homme des champs* de Delille, une « gravité mâle et sévère », plus appropriée que les « grâces vives et sémillantes⁵⁹ » du français. Par rapport à cette langue puissante, qui réfère davantage à l'âpreté lucrétienne qu'à la douceur virgilienne, le français paraît donc trop gai, trop enjoué, d'une certaine façon trop efféminé. C'est aussi l'une des raisons pour laquelle le cardinal de Polignac a choisi le latin dans son *Anti-Lucrèce*, afin d'entrer dans la lice d'égal à égal avec le chantre d'Épicure⁶⁰.

Le latin présente en outre l'atout de pouvoir entrer « hardiment », selon l'expression de Bérardier de Bataut, « dans certains détails⁶¹ ». Par exemple, comme l'a fait remarquer Bougainville, sur la question de « la propagation des différentes espèces » le cardinal de Polignac a pu « conserver, parce que le [latin] est à la portée de moins de lecteurs », un morceau d'environ deux cents vers du septième chant ayant trait à la sexualité des animaux, tandis que le traducteur a pris le parti de les « supprimer sans balancer » parce que ces vers « [lui] paraissent insoutenables dans notre langue⁶² ». Bérardier s'en justifie dans sa propre traduction en vers : comme le lecteur d'un poème scientifique en néo-latin doit traduire le texte pour le comprendre, son esprit est « distrait de l'objet qu'on lui présente », cela permet d'atténuer « cette espèce de contradiction entre les mœurs et le langage⁶³ ». Ainsi, la description de l'observation des spermatozoïdes heurte beaucoup moins en latin qu'en vers français. À chaque fois que le cardinal de Polignac évoque les animalcules

⁵⁹ P.-J.-B.-P. Dubois, « Préface du traducteur », *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises... poème traduit en vers latins, ... Jacobi Delille Ruricolae seu ad Gallos Georgicon libri IV, quos e gallico poemate in latinum carmen transtulit P.-J.-B.-P. Dubois*, Paris, H. Nicolle, 1808, p. xv.

⁶⁰ Comme le constate un article du *Journal de Trévoux* sur l'*Anti-Lucrèce*, prendre le latin de préférence au français, c'est « user contre un ennemi redoutable des mêmes armes dont il s'est servi lui-même avec succès. » Voir « Analyse de l'*Anti-Lucrèce* », *L'Esprit des journalistes de Trévoux ou Mémoires précieux de littérature, répandus dans les Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-Arts, depuis leur origine en 1701, jusqu'en 1762 [...]*, Paris, De Hansy, 1771, t. III, p. 400. J'ai étudié la dimension apologétique de l'usage du latin dans l'*Anti-Lucrèce* dans mon article « Prolongation poétique des idées cartésiennes, des *Principes de Philosophie* de Genest à l'*Anti-Lucrèce* de Polignac », dans I. Moreau (dir.), *Les Lumières en mouvement...*, op. cit.

⁶¹ François-Joseph Bérardier de Bataut, « Notes du septième chant », *L'Anti-Lucrèce...*, op. cit., p. 248.

⁶² Jean-Pierre de Bougainville, « Discours préliminaire », *L'Anti-Lucrèce...*, op. cit., p. lxxxijj.

⁶³ François-Joseph Bérardier de Bataut, op. cit., *ibid.*, p. 247-249.

spermatiques chez un animal, Bérardier de Bataut décide de les remplacer par un germe dans un végétal. Cette substitution euphémistique du botanique au zoologique est significative : en raison de sa naïveté, au sens de « simplicité naturelle », le latin peut se permettre d'exprimer beaucoup plus qu'en français, et donc de « conserver » ce que la langue moderne se voit contrainte d'oblitérer pour se conformer à cet esprit de décence qui sied si bien à la pudeur du public féminin...

À la gravité et à la naïveté s'ajoute enfin le dernier avantage du latin : l'utilité – mais sur un autre plan que le topos de l'*utile dulci*. Comme on l'a déjà souligné, cette langue ancienne est encore la langue universelle des sciences. Pour autant, affirmer sans nuance qu'elle est une langue transnationale a pour effet de dissimuler des enjeux nationaux primordiaux liés à l'affirmation de la culture française en Europe, y compris par l'intermédiaire du latin. Comme le dit Bérardier de Bataut à propos du cardinal de Polignac, écrire un poème scientifique d'inspiration cartésienne en latin, c'est se rendre « utile aux étrangers ». Et réciproquement, grâce au latin « les étrangers se joignent à nous pour faire l'éloge de Descartes⁶⁴. » Ainsi, le poète d'origine croate Benoît Stay, considéré parfois comme un auteur italien, ne ménage pas son éloge : « *Gallus et hic ; magno se Gallia tollit alumno*⁶⁵ ». Contre les progrès de la science newtonienne, autrement dit contre l'influence conquérante de l'Angleterre sur le continent, le latin est en quelque sorte l'instrument d'une géo-poétique au service de l'hégémonie philosophique du rationalisme cartésien, sensible en Italie, en Scandinavie, au Portugal etc., et plus généralement de l'exportation d'une science à la française⁶⁶. Ainsi, l'astronome Boscovich, naturalisé français par Louis XV, affirme avec beaucoup de force au début de la traduction en français de son poème latin sur les éclipses,

*At modo cum gentes lingua regnante per omnes,
Francigenum rex magne, tua jam reddita fulgent
Uberius cultuque novo se ostendere gaudent,
Ad te confugiunt unum, tua numina poscunt.*⁶⁷

⁶⁴ « Notes du huitième chant », *op. cit.*, p. 315-316.

⁶⁵ « Ce philosophe était Français, et la France peut se glorifier avec raison d'avoir produit un si grand homme » (traduction du *Journal des savants*, Paris, J. Cusson, novembre 1748, p. 692). Voir l'éloge de Descartes par Benoît Stay dans *Philosophiae versibus traditae libri sex*, *op. cit.*, I. III, p. 102 sq.

⁶⁶ Sur cette « géographie de la réception » du cartésianisme, voir Henry Méchoulan (éd.), *Problématique et réception du Discours de la méthode*, Paris, Vrin, 1988, p. 111 sq.

⁶⁷ Roger Joseph Boscovich, *Les Éclipses, poème en six chants, dédié à sa majesté, traduit en français par M. l'abbé de Barruel*, Paris, Valade et Laporte, 1779, p. iv-v : « Mais aujourd'hui, grand Roi [Louis XVI], aujourd'hui qu'une muse française devient l'interprète de mes accents, et donne à mes vers ces charmes puissants qui font du langage de tes sujets le langage chéri des nations, c'est à toi que je dois cet hommage » (traduction d'Augustin Barruel)

Sur ce point, l'idée de gravité, de naïveté et d'utilité de la poésie scientifique en latin ne se construit donc pas dans un rapport d'émulation, ni de concurrence avec la poésie scientifique en vers français, mais dans un accord d'association, en un débat sur les avantages respectifs des deux langues. Pour la réalisation du même objectif, là où commencent les limites de l'une, l'étendue de l'autre semble infinie.

C'est la raison pour laquelle le poème de Stay sur Newton marque aussi la fin d'une époque, la fin d'un monde cartésien. Entre l'*Anti-Lucrèce* et la *Philosophie nouvelle*, tout se passe comme si la poésie était passée de l'âge de l'imagination à l'âge de la raison. Dans l'*Anti-Lucrèce*, affirme le *Journal de Trévoux*, tout se prête à la poésie car l'épicurisme et le cartésianisme sont par nature des « poèmes » de la philosophie, c'est-à-dire des fictions. Au contraire, dans la *Philosophie nouvelle*, tout est composé d'« éléments presque immatériels », qu'on s'élève « aux plus sublimes spéculations de la géométrie » ou qu'on s'enfonce dans les « plus profonds abîmes de l'algèbre⁶⁸ ». Or ce qui relève de l'exploit chez Stay, c'est que la poésie se plie avec aisance à la rigueur géométrique, à l'abstraction mathématique, au moment même où semble prévaloir le jugement définitif de Voltaire, selon qui

la philosophie de Newton ne souffre guère qu'on la discute en vers ; à peine peut-on la traiter en prose ; elle est toute fondée sur la géométrie. Le génie poétique ne trouve point là de prise. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités ; mais pour les approfondir il faut du calcul, et point de vers.⁶⁹

Le *Journal de Trévoux* n'hésite donc pas à qualifier le poème de Stay de véritable « phénomène⁷⁰ ». Contre l'aveu d'échec de Voltaire, la poésie scientifique en latin démontre qu'elle est tout à fait capable de se plier aux nouvelles exigences du discours rigoureux, notamment lorsqu'il s'agit de mettre en vers la loi du mouvement uniforme, de décrire les propriétés de l'ellipse ou d'énoncer les trois lois de Kepler⁷¹. Du point de vue de la géopoétique évoquée plus haut, il s'agit d'un renversement d'alliance d'une importance non négligeable : désormais les « étrangers » se joignent aux autres pour faire l'éloge de Newton, luttant avec les armes de la poésie néo-latine. Mais du point de vue de la latinité, cette démonstration de force laisse espérer un bel avenir pour la poésie scientifique en latin : apte à « mûrir sans

⁶⁸ *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, Trévoux, Imprimerie de S.A.S., mai 1761, p. 1233-1234.

⁶⁹ Voltaire, « Poètes », *Dictionnaire philosophique, Œuvres complètes*, Paris, Lefèvre, Werdet et Lequien fils, 1829, t. 6, p. 450.

⁷⁰ *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, op. cit., *ibid.*

⁷¹ Voir les exemples donnés par Christophe Stay dans l'« Épître à son frère », en tête de la *Philosophie nouvelle*, op. cit., p. xiv sq.

vieillir jamais », celle-ci se révèle *a priori* encore plus forte à renaître sans cesse.

À vrai dire, le cri d'acclamation du *Journal de Trévoux* résonne comme un cri d'agonie intense et prolongé. Dans les nombreux articles recensant la publication des différentes parties de la *Philosophie nouvelle*, on lit que le poème de Stay est « un chef-d'œuvre de latinité et de philosophie, plutôt que d'agrément », qu'il est « à la portée de peu de lecteurs », qu'il est « vaste et difficile », illisible « sans les notes⁷² ». Le *Journal de Trévoux* a beau représenter le poète défrichant un sol hérissé d'épines, faisant éclore les fleurs de la poésie au milieu d'une vallée aride, il ne peut qu'admettre la triste réalité : le public est désormais très restreint. Dès 1748, le *Journal des savants* avait sonné le glas : « s'il y avait aujourd'hui dans la République des Lettres autant d'amateurs de la poésie latine que dans les siècles précédents, M. Stay pourrait se flatter d'avoir atteint son but⁷³. » Au sujet de l'*Anti-Lucrèce*, le marquis d'Argenson ne se faisait guère plus d'illusions :

qui, dans le temps présent, voudra lire en entier un poème latin tout philosophique, de cinq à six mille vers ? À peine voudra-t-on parcourir la traduction que l'on pourra en faire, soit en prose, soit en vers. Le grec est déjà totalement oublié ; il est à craindre que le latin ne le soit bientôt, et que le cardinal de Polignac, l'abbé de Rothelin et un certain M. Le Beau, qui s'élève dans l'Université, ne puissent être appelés les derniers des Romains.⁷⁴

En 1836, lorsque paraît la seconde édition des *Leçons latines modernes*, réunissant des extraits sur la botanique, l'astronomie, la machine électrique, le bateau à vapeur etc., cette anthologie illustre une ultime tentative pour grouper les efforts des derniers partisans de la poésie scientifique en néo-latin⁷⁵. Elle ne fait qu'entériner une tendance irrépressible qui, d'une élite de connaisseurs, oriente explicitement la production et la réception de ce type de poésie vers un public de professeurs et d'élèves. Quand la pédagogie moderne aura rompu définitivement le fil ténu de cette longue tradition poétique, celle-ci aura périclité de telle sorte qu'après avoir consacré une bonne partie de son énergie à transmettre, elle ne sera plus transmise. De nos jours, parmi les poèmes de science qu'on ne lit plus – et que vise à faire redécouvrir la récente

⁷² *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, op. cit., janvier 1756, mai 1761, juin 1761, septembre 1761, novembre 1761, passim.

⁷³ *Journal des savants*, Paris, J. Cusson, novembre 1748, p. 694.

⁷⁴ *Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson [...]*, Paris, P. Jannet, 1857, p. 54 (Rothelin et Le Beau ont établi la première édition de l'*Anti-Lucrèce*).

⁷⁵ François-Joseph-Michel Noël et François de La Place, *Leçons latines modernes de littérature et de morale, ou recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux des auteurs les plus estimés qui ont écrit en cette langue depuis la renaissance des lettres*, Paris, Vve Le Normant, 1836 [1^{re} éd. 1818], t. II.

anthologie *Muses et ptérodactyles* (Paris, Seuil, 2013) –, il y a donc ceux qu'on ne lit plus encore moins : ceux qui sont en latin. L'analyse de Brumoy, qui a constitué le point de départ à cette étude, était pourtant très ancrée dans la réalité des enjeux touchant à la survie même de la latinité. Avec la notion de maturation qui implique une dimension qualitative, il s'agissait de pousser beaucoup plus loin l'image topique du miel et de l'absinthe venue de Lucrèce. En vers néo-latins, le poète ne devait plus se contenter, quand il aurait voulu faire « avaler » aux lecteurs une « doctrine » trop amère, de la recouvrir du « doux miel de la poésie⁷⁶ ». Imprégnée de charme poétique, l'absinthe devait se changer miraculeusement en vin, un vin de grand cru sur le plan des idées scientifiques, et de longue conservation. Que la réalisation de ce programme se soit heurtée à l'oubli, c'est une certitude. Mais ce n'est pas parce que le miracle n'a pas eu lieu que la poésie scientifique en néo-latin a disparu de l'horizon littéraire. Quoiqu'absente du premier plan, sa renommée a continué de circuler, à bas bruit, parmi les érudits, les amateurs de poésie rare et précieuse, les théoriciens des relations entre littérature et sciences, les chercheurs en histoire des idées, sous la plume desquels les mêmes noms reviennent souvent tout au long du XX^e siècle : Polignac, Le Coëdic, Stay, Boscovich⁷⁷. Du point de vue du patrimoine littéraire européen, il serait par conséquent paradoxal d'oublier que ce type de poésie n'a jamais été oublié. Elle continue d'exister par son excellente réputation. « *Stat rosa pristina nomine...* » C'est par son nom que demeure la rose d'autrefois... Désormais suffisamment détachée des contingences du temps, cette poésie trouve ici une nouvelle manière de « mûrir sans vieillir jamais ».

⁷⁶ Voir Lucrèce, *De rerum natura (De la nature)*, trad. de J.-K. Turpin, Paris, GF Flammarion, 1997, I, v. 935-950, p. 102-105 et IV, v. 10-25, p. 242-245.

⁷⁷ Sur tous ces auteurs, de Casimir-Alexandre Fusil (*La poésie scientifique de 1750 à nos jours : son élaboration, sa constitution*, Paris, Scientifica, 1917) à Jean-Pierre Luminet (*Les poètes et l'univers : anthologie*, Paris, Le Cherche midi, 1996), ne sont portés que des jugements très largement élogieux. Il n'est pas question ici de tous les citer.

Mots clés

poésie néo-latine • astronomie • Descartes • Newton • Polignac • Le Coëdic
• Stay

Bio-bibliographie

Membre du groupe *Euterpe*, Philippe Chométy est maître de conférences en littérature française du XVII^e siècle à l'université de Toulouse-Le Mirail (EA 4153). Rédacteur en chef de la revue *Littératures classiques*, il a notamment publié « *Philosopher en langage des dieux* » : la poésie d'idées au siècle de Louis XIV (Paris, H. Champion, 2006).

Pour citer ce texte

Philippe Chométy, « "Mûrir sans vieillir jamais". Conservation de la physique cartésienne dans la poésie néo-latine en Europe du XVII^e au XVIII^e siècle », in Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique mis en ligne en janvier 2014 sur le site *Épistémocritique*, www.epistemocritique.org, p. 69-91.